

opération se calme d'elle-même ; dans le cas contraire elle persiste et s'exaspère par la repullulation des germes gonococciques. On a la certitude alors que la guérison n'était bien qu'apparente.

Les Allemands recommandent d'employer simultanément les deux moyens, estimant qu'un canal sain doit rester indifférent à l'agent chimique, même après l'ingestion d'un à deux litres de bière ; il nous semble que la preuve est dans ce cas surabondante.

c) Nous en dirons autant du coït, sorte de démonstration fort en honneur auprès de notre clientèle ordinaire ; l'autoriser et à plus forte raison le conseiller comme moyen diagnostique est non seulement peu moral, mais absolument inutile.

III. — LA BLENNORRAGIE ET LA GYNÉCOLOGIE.

Cette science, née d'hier, grâce aux progrès de l'antisepsie, nous permet de suivre les effets de la contagion, depuis la vulve jusqu'à

l'abdomen, et, dans chaque segment de cet appareil si compliqué, de reconnaître le microbe spécifique et d'en constater les ravages.

Dans le canal de l'urètre, son réceptacle premier ou le plus habituel, la trace du mal blennorragique échappait bien souvent, à l'époque où, pour la rechercher, on ne pouvait compter que sur la vue de la goutte caractéristique.

Pour la femme qui voulait nous tromper, il suffisait d'uriner quelques minutes avant de se laisser examiner, et le médecin en était souvent réduit à user de surprise pour n'être pas battu dans cette chasse à la goutte. On se rappelle le cas de Gosselin se faisant conduire, à six heures du matin, chez une femme qu'il n'avait pu jusqu'alors prendre en défaut de précaution, et la convainquant de chaudepisse aux yeux de l'amant victime.

Les filles publiques qui, soit au Dispensaire, soit dans les maisons de tolérance, où elles peuvent compter sur toutes les compli-

cités, doivent se soumettre à des visites corporelles (1), savent très bien s'arranger de façon à faire disparaître la fameuse goutte, même si on les fait séjourner en lieu clos pendant l'heure qui précède l'examen. Enfin, il faut ajouter qu'il y a gouttes et gouttes et que c'était un procédé bien grossier que de se fier à l'œil nu pour apprécier les caractères de cette sécrétion. J'ai dit plus haut à quelles erreurs étaient exposés nos devanciers, qui bien souvent, j'en suis convaincu, ont dû faire peser sur des innocents les plus injustes soupçons.

On sera sûr d'éviter toutes ces embûches en employant la petite curette mousse dont je me sers journellement à Saint-Lazare, et qui, promenée avec douceur dans le canal, ramène aisément et forcément, pour être placé sous l'objectif du microscope, l'élément essentiel du diagnostic.

Pour l'examen du vagin, le même procédé

(1) Voy. Corlieu, *La prostitution à Paris*, 1888.

est utilisable, bien que rendu plus difficile par la myriade des microbes qui en tapissent les parois. Mais il est fort peu pratique pour les viscosités filantes de la matrice, et j'ai pour habitude de les recueillir avec une longue pince dont les extrémités un peu concaves en emprisonnent juste ce qu'il faut pour l'examen.

Toutes ces constatations répétées un nombre infini de fois sont fort instructives, elles ne laissent aucun doute sur la prise de possession par le principe virulent de toutes les parties de l'appareil féminin, qui s'ouvrent pour ainsi dire béantes devant lui. L'ancienne médecine savait à peu près tout cela, sans en avoir les preuves palpables. Mais il n'en est pas de même pour ce qui va suivre.

Nous voyons clair aujourd'hui dans les inflammations du bas-ventre, phlegmons, abcès para ou périmétritiques, pelvi-péritonites.

Ce point spécial de la pathologie, si complexe et si obscur s'est soudainement illuminé, quand les chirurgiens interventionnistes l'ont

abordé de front, et ont osé substituer l'observation directe aux interminables discussions de jadis. La claire notion des salpingites constatées *de visu* a dissipé toute équivoque, et c'est sur des milliers de pièces que l'anatomie pathologique a pu établir la relation entre la gonorrhée du début et ses plus lointaines conséquences. Dans le revêtement des trompes enflammées, dans le pus des collections sous-péritonéales, nous avons reconnu l'élément caractéristique facile à distinguer au début, moins évident par la suite, parce qu'il subit au sein du pus qu'il a engendré des transformations qui aboutissent à sa complète destruction.

Rapprochant cette donnée de ce fait prouvé par le laboratoire que le gonocoque détermine chez les animaux, l'inflammation du péritoine lorsqu'il est mis au contact de cette séreuse, on arrive à concevoir la gravité des désordres dont le cheminement du parasite peut devenir la cause. Il fait office d'agent de purulence aiguë ou chronique dans toute l'étendue des

voies génitales, jusque dans les profondeurs de l'abdomen, et cela sans qu'il soit besoin de violence, de fatigues, d'excès de coït, par le seul fait de sa migration progressive. Il provoque le gonflement des muqueuses, la distension et le déplacement des organes, l'oblitération de leur lumière et la perte de leurs fonctions, avec, pour dénouement en perspective, l'accident rapide, parfois foudroyant, qui tue, si la chirurgie n'intervient pas, ou l'état chronique sans issue qui gâte une existence et l'immobilise.